

« Tu fis sortir les morts » (110j)

En 3,49, Jésus est dit avoir « fait vivre les morts ». Mais en 5,110j, c'est le verbe « faire sortir » qui est utilisé pour signifier la résurrection ou, plus exactement, la revivification des morts par Jésus. Or, la seule résurrection rapportée dans les évangiles où c'est le verbe « sortir » qui est utilisé est celle de Lazare dans saint Jean : « [Jésus] cria d'une voix forte : "Lazare, viens dehors [littéralement : sors ici]" ». Le mort *sortit* » (Jn 11,43-44).

Dans tout ce passage 109-111, ce sont surtout les récits issus des apocryphes qui ont retenu l'attention, alors que les allusions à l'évangile de Jean nous paraissent bien plus importantes. On retrouvera la présence de cet évangile dans le passage suivant.

2. LA DESCENTE D'UNE TABLE DRESSÉE (112-115)*TEXTE*

¹¹² Quand les apôtres dirent : « Ô Jésus fils de Marie, est-ce que ton Seigneur peut faire descendre vers nous une table dressée, du ciel ? » Il dit : « Craignez Dieu, si vous êtes croyants. » ¹¹³ Ils dirent : « Nous voulons en manger, et que soient rassurés nos cœurs, et que nous sachions que tu nous as dit la vérité, et que nous en soyons témoins. » ¹¹⁴ Jésus fils de Marie dit : « Ô mon Dieu, notre Seigneur, fais descendre vers nous une table dressée, du ciel. Elle sera pour nous une fête, pour les premiers d'entre nous et pour les derniers d'entre nous, et un signe venant de toi. Et nourris-nous, car toi, tu es le meilleur des nourrisseurs. » ¹¹⁵ Dieu dit : « Certes, je vais la faire descendre vers vous. Mais quiconque mécroit après cela, d'entre vous, certes, je le châtierai d'un châtiment tel que je n'ai châtié personne au monde. »

*QUESTIONS DE VOCABULAIRE***« Est-ce que ton Seigneur peut faire descendre vers nous une *mâ'ida* du ciel ? » (112)**

Comment comprendre le terme « *mâ'ida* » ? Les traductions occidentales traduisent par « table servie (dressée ou garnie) » ou « plateau servi ». Deux traductions, indienne et pakistanaise, celle de Muhammad Ali (1916) et celle de M.H. Shakir (1959), traduisent en anglais : « food », nourriture. Le *Lisân al-'Arab*, célèbre dictionnaire classique d'Ibn Manzûr (m. 711/1311), donne les deux sens : 1) une table dressée avec des mets servis, 2) la nourriture elle-même, sans table. La plupart des commentaires donnent les deux sens, en précisant que la table n'est appelée *mâ'ida* que si elle est garnie de nourriture. Il semble qu'il faille respecter la polysémie du mot dans le texte du Coran. Mais, puisqu'il faut bien opter pour un mot, dans la traduction, nous garderons la formule habituelle de « table dressée ».

L'origine du mot est incertaine. A. Jeffery conteste les explications des lexicographes arabes qui font dériver les mots de la racine *mâda*²⁷. Du côté des orientalistes, les uns font remonter le mot à l'éthiopien, dans le sens de « table » : les chrétiens éthiopiens l'utilisent particulièrement pour désigner la table de la célébration eucharistique. Pour d'autres, il serait d'origine persane : en pehlevi, *myazd* désigne un repas sacré des Parsis, dans lequel sont consommés du pain, des fruits et du vin²⁸. « Mais à l'origine, en avestique, *myazda* [ou *mayazda*] désigne une offrande qui comporte de la viande et du vin²⁹. » Ici, le mot désignerait bien encore de la nourriture, mais une nourriture sacrée. Le voisinage, dans le texte, du mot d'origine éthiopienne *hawâriyyûn* (« apôtres ») rend plus probable l'origine également éthiopienne du mot *mâ'ida*. Et l'allusion indubitable à l'eucharistie, dans ce passage coranique, oriente également vers le sens éthiopien du mot.

COMPOSITION

Le passage compte trois brèves parties : 112-113 ; 114 ; 115.

La première partie (112-113)

-
- ^{112a} Quand **les apôtres dirent** : « Ô Jésus fils de Marie,
 – ^b est-ce que peut ton Seigneur
 – ^c faire descendre vers nous **UNE TABLE-DRESSÉE**, du ciel ? »
- = ^d **Il dit** : « Craignez Dieu,
 = ^e si vous êtes **croyants.** »
-
- ^{113a} **Ils dirent** : « Nous voulons en MANGER,
 – ^b et que soient rassurés nos cœurs,
- = ^c et que nous sachions que **tu nous as dit-la-vérité,**
 = ^d et que nous en soyons **témoins.** »
-

La partie est composée de deux morceaux parallèles formés de deux segments chacun. Dans les premiers membres, les apôtres prennent la parole (« les apôtres/ils dirent », 112a et 113a), puis ils demandent une nourriture (112c) et veulent en manger (113a). Les deuxièmes segments commencent par des verbes déclaratifs : « Il (Jésus) dit » (*qâla*, 112d), « tu (Jésus) nous as dit la vérité » (*sadaqtanâ*, 113c), et se terminent par des termes de sens voisin, rimés : « croyants » (*mu'minin*, 112e) et « témoins » (*shâhidîn*, 113d).

²⁷ A. JEFFERY, *The Foreign Vocabulary*, p. 255.

²⁸ *Ibid.*, pp. 255-256.

²⁹ J. DUCHESNE-GUILLEMIN, *La religion de l'Iran ancien*, P.U.F., Paris, 1962, p. 102.

La deuxième partie (114)

La partie ne compte qu'un seul morceau, construit en concentrisme.

– ^{114a} Jésus fils de Marie dit : « Ô **MON DIEU, NOTRE SEIGNEUR,**
= ^b **fais descendre** vers nous une **table dressée**, du ciel.

+ ^c Elle sera pour **nous** une fête,
* ^d pour les premiers d'entre nous et pour les derniers d'entre nous,
+ ^e et un **signe** venant de **toi**.

= ^f Et **nourris-nous**,
– ^g car **TOI**, tu es le meilleur des nourrisseurs. »

Dans les membres extrêmes, « toi » (g) renvoie à « mon Dieu, notre Seigneur » (a). Deux verbes à l'impératif deuxième personne du singulier figurent dans le deuxième et dans l'avant-dernier membre, demandant à Dieu d'intervenir : « fais descendre » (b) et « nourris-nous » (f). Le segment trimembre central décrit, dans ses membres extrêmes, ce que représentera cette nourriture céleste : « une fête pour nous » (c), « un signe venant de toi » (e). Le membre central (d) affirme la pérennité de cette fête.

La troisième partie (115)

– ^{115a} Dieu dit : « Certes, je vais la faire descendre vers **vous**.

= ^b Mais quiconque mécroit après cela, d'entre **vous**,
= ^c certes, *je le châtierai* d'un *châtiment*
= ^d tel que *je n'ai châtié* personne au monde. »

La partie est composée d'un morceau formé de deux segments. Ils sont reliés par le pronom affixe « vous », *-kum*, à la fin des membres a et b. Les deux derniers membres du deuxième segment répètent des termes dérivés de la racine 'DHB (châtier, châtiment). Dans le premier segment Dieu promet de faire descendre la nourriture ; dans le deuxième, il menace de la manière la plus sévère ceux qui ne croiront pas « après cela ».

L'ensemble du passage (112-115)

– ^{112a} Quand les apôtres dirent : « Ô **JÉSUS FILS DE MARIE**,
 – ^b est-ce que peut ton *SEIGNEUR*
 – ^c **FAIRE DESCENDRE VERS NOUS UNE TABLE-DRESSÉE, DU CIEL ? »**

 = ^d Il *DIT* : « Craignez DIEU,
 = ^e si vous êtes **CROYANTS.** »

 – ^{113a} Ils dirent : « Nous voulons en manger,
 – ^b et que soient rassurés nos cœurs,

 = ^c et que nous sachions que tu nous as dit la vérité,
 = ^d et que nous en soyons témoins. »

– ^{114a} **JÉSUS FILS DE MARIE** *DIT* : « Ô mon DIEU, notre *SEIGNEUR*,
 = ^b **FAIS DESCENDRE VERS NOUS UNE TABLE-DRESSÉE, DU CIEL.**

 + ^c Elle sera pour nous une fête,
 • ^d pour les premiers d'entre nous et pour les derniers d'entre nous,
 + ^e et un signe venant de toi.

 = ^f Et **NOURRIS-NOUS,**
 – ^g car toi, tu es le meilleur des nourrisseurs. »

– ^{115a} DIEU *DIT* : « Certes, **JE VAIS LA FAIRE DESCENDRE VERS VOUS.**

 = ^b Mais quiconque **MÉCROIT** après cela, d'entre vous,
 = ^c certes, je le châtierai d'un châtiment
 = ^d tel que je n'ai châtié personne au monde. »

L'antithèse « si vous êtes croyants »/« quiconque mécroit » (112e et 115b) encadre le passage.

Chaque partie contient dans son premier morceau ou son premier segment une mention du nom de « Dieu » (112d ; 114a ; 115a), le verbe « il dit » (avec sujets différents : Jésus ou Dieu), et surtout la mention de la descente de la nourriture (112c ; 114b ; 115a). Les deux premières parties ont encore en terme initial le nom de « Seigneur » (112b ; 114a).

La première partie contient la demande des apôtres à Jésus. Dans la deuxième partie, Jésus répercute leur demande dans une prière à Dieu. Dans la troisième partie, Dieu répond à la demande. Les trois parties soulignent l'enjeu de la demande pour la foi : le don de Dieu sera un soutien pour la foi des apôtres (première partie), un « signe » venant de Dieu (deuxième partie) ; mais celui qui ne croira pas subira un châtiment sans pareil (troisième partie) : autant dire que ce signe concerne quelque chose d'essentiel pour la foi.

ÉLÉMENTS D'INTERPRÉTATION

Les commentaires traditionnels se posent la question de savoir si les apôtres ont douté ou non de la puissance divine, en posant la question : « Est-ce que ton Seigneur peut faire descendre vers nous une nourriture du ciel ? » (112b-c). Ensuite, quelles nourritures sont descendues du ciel ? Comment s'est déroulée la scène ? Les traditions rivalisent de merveilleux dans différents récits. Celui qui a la faveur du plus grand nombre de commentateurs raconte comment Jésus s'est d'abord habillé de laine, puis a fait descendre la *mâ'ida* sous la forme d'une nappe rouge, flottant entre deux nuages. Une fois descendue, Jésus la dévoile. Apparaît alors un poisson rôti sans arêtes et sans écailles, ruisselant de graisse, avec du sel à sa tête et du vinaigre à sa queue, et entouré de légumes, avec cinq pains, l'un garni d'olives et un autre de miel. Les apôtres demandent ensuite un nouveau miracle, et Jésus rend la vie au poisson, puis le fait retourner à son état rôti³⁰. Ce besoin d'enjoliver le texte par un conte merveilleux ne fait que trahir l'embarras des commentateurs qui ne savent pas vraiment ce qu'il signifie.

La nourriture est-elle effectivement descendue et les apôtres en ont-ils finalement mangé ? Le récit ne le dit pas. Selon certaines traditions³¹, la *mâ'ida* ne serait pas descendue : à l'audition des châtiments menaçants de la fin du verset 115, les apôtres se seraient ravisés et auraient retiré leur demande ! Mais à l'encontre de cette interprétation, Râzî fait valoir que le début du verset 115 (« Dieu dit : « Certes, je vais la faire descendre vers vous. » ») exprime une décision ferme de la part de Dieu, qui ne souffre aucun doute quant à sa mise à exécution³². Ces divergences entre commentateurs manifestent en tout cas leur perplexité devant un récit resté inachevé. Cet inachèvement est évidemment voulu : le récit apparaît comme une parabole invitant le lecteur-auditeur à terminer lui-même le récit en prenant position, c'est-à-dire en croyant (« Craignez Dieu si vous êtes croyants », 112d-e), et en n'étant pas de ceux qui « sont incrédules » (115b). Plus loin, nous verrons comment la structure d'ensemble de la sourate permet peut-être de donner au récit un achèvement, et même peut-être plusieurs.

Nous n'entrerons pas davantage dans les commentaires traditionnels, assez confus et divergents, et donnant largement dans le merveilleux³³. En revanche, il faut remarquer une constante chez presque tous les commentateurs, y compris

³⁰ R. ARNALDEZ a publié une traduction complète du récit tel que le rapporte Râzî (XII, p. 133), dans *Jésus Fils de Marie*, pp. 176-177. Le *Tafsîr al-wasîl* conclut son commentaire, qui n'est qu'une paraphrase des plus banales du texte coranique, par ces mots : « Quant aux caractéristiques de la *mâ'ida* et aux sortes de nourritures, il n'y a aucune indication sur laquelle on puisse s'appuyer. Il convient donc que le lecteur se méfie des récits qui sont rapportés à ce sujet, et qu'il s'en remette à Dieu pour connaître la vérité. Comme est belle la parole de certains savants : « Connaître ces choses est inutile, et les ignorer ne nuit pas » » (p. 1187). Saine réaction de sobriété contre les descriptions fantaisistes des anciens mais qui ignore malheureusement tous les antécédents scripturaires bibliques du récit, qui lui donnent son sens.

³¹ TABARÎ, VII, p. 135 ; RÂZÎ, XII, pp. 132-133.

³² RÂZÎ, XII, p. 133.

³³ On trouvera une présentation de la tradition exégétique du récit de « la table garnie » dans R. ARNALDEZ, *Jésus Fils de Marie*, pp. 173 sqq.

les plus grands (Tabarî, Râzî, Zamakhsharî, Qurtubî, etc.) : leur silence total sur le fond évangélique et biblique du récit. Même al-Biqâ'î, cependant porté à citer longuement des textes bibliques, n'en souffle mot³⁴. Ceci paraît d'autant plus étrange que le premier commentaire complet dont nous disposons, celui de Muqâtil ibn Sulaymân (II^e/VIII^e siècle), lui, commente l'événement de la *mâ'ida* en des termes très proches des récits évangéliques de la multiplication des pains, que, selon toute évidence, il connaissait. Râzî signale seulement en passant que l'événement s'est déroulé un dimanche, et c'est pourquoi les chrétiens fêtent le dimanche et célèbrent chaque année en un temps déterminé cette « descente de la *mâ'ida*³⁵ » : la référence à la célébration pascale est claire, mais Râzî ne développe malheureusement pas son commentaire dans cette direction.

Une piste interprétative doit cependant retenir l'attention. Al-Râghib al-Isfahânî explique la question des apôtres en 5,112 comme une demande de « nourriture » (*ta'âm*) ou de « connaissance » (*'ilm*), celle-ci étant la nourriture des cœurs, comme celle-là l'est des corps³⁶. Cette double interprétation, matérielle et spirituelle, qui prend ses distances par rapport aux récits merveilleux, se retrouve dans le commentaire moderne du *Manâr*, sous la plume du cheikh Rashîd Ridâ. Il commente la demande de Jésus au verset 114 (« Ô mon Dieu, notre Seigneur, fais descendre vers nous une nourriture du ciel »), comme une demande de faire descendre « une *mâ'ida* céleste, corporellement ou spirituellement » afin que soient nourris « les corps [des apôtres] ou leurs esprits³⁷ ». Quelques pages plus loin, il appuie cette double interprétation en recourant au chapitre 6 de l'évangile de Jean, dont il cite d'abord le récit de la multiplication des pains (Jn 6,1-11) et ensuite les versets 27 à 36. Il explique que « le premier de ces récits concerne la *mâ'ida* matérielle, le second la *mâ'ida* spirituelle », et que l'événement « se réalisa lors de la fête de Pâques, qui tombait le même jour chez les juifs et chez les chrétiens ». « Les chrétiens continuent à le célébrer et à manger du pain et à boire du vin au nom du Christ, et l'appellent “le repas du Seigneur”³⁸. » Ainsi, Rashîd Ridâ, au XX^e siècle, est le premier, à notre connaissance, à mettre le récit de la descente de la *mâ'ida* en rapport explicite avec un texte évangélique et à y reconnaître la célébration pascale, perpétuée dans la

³⁴ Al-Biqâ'î connaît pourtant le récit évangélique de la multiplication des pains : il le cite intégralement dans sa version matthéenne (Mt 15,29-39) en commentaire du verset 5,78 (« Sont maudits par la langue de David et de Jésus fils de Marie ceux qui ont été incrédules parmi les fils d'Israël. Ceci parce qu'ils désobéissaient et qu'ils transgressaient. ») Mais cette citation n'est rapportée qu'en préliminaire des deux péripécies suivantes (la demande d'un signe par les pharisiens et les sadducéens, et la mise en garde de Jésus contre le levain des pharisiens et des sadducéens, Mt 16,1-12), destinées à illustrer le verset coranique sur « la désobéissance et la transgression » des Israélites.

³⁵ RÂZÎ, XII, p. 131.

³⁶ AL-RÂGHIB AL-ISFAHÂNÎ, *Mu'jam mufradât alfâz al-Qur'ân*, p. 498. Aussi bien, des interprétations mystiques voient dans la *mâ'ida* « les vérités des connaissances spirituelles, qui sont la nourriture de l'esprit, comme la manducation assure la nourriture du corps », ISMÂ'IL HAQQÎ AL-BRÛSAWÎ (m. 1137/1725), *Tafsîr Rûh al-bayân*, II, p. 555.

³⁷ R. RIDÂ, *al-Manâr*, VII, p. 253.

³⁸ *Ibid.*, VII, p. 260.

Cène eucharistique chrétienne. Mais il ne semble pas avoir fait école chez les commentateurs modernes : Maududi se contente de dire qu'on ne sait pas si la table est descendue ou non³⁹. A. Yusuf Ali note prudemment, au verset 114 : « Les paroles de la prière [de Jésus] semblent suggérer la Dernière Cène. Cf. aussi la vision de Pierre dans les Actes des apôtres, 10,9-16⁴⁰. » M. Hamidullah renvoie brièvement à la vision de Pierre « d'un plateau servi »⁴¹. S.H. Boubakeur rejette les références à l'institution de l'eucharistie ou à la vision de Pierre dans les Actes ; pour lui, « il s'agit d'un événement de la vie de Jésus qui est rapporté par le Coran et dont on ne trouve pas mention dans les quatre Évangiles⁴² ». Cependant, en commentaire du verset 112, il manifeste quelque hésitation, estimant possible une allusion à la vision de Pierre ou à l'eucharistie⁴³. M.A. Khalafallah, dans sa thèse sur *L'Art narratif dans le saint Coran*, rejette le caractère historique du récit de la descente de la *mâ'ida*, qu'il donne en exemple de « la narration parabolique ». Il s'appuie pour cela sur certains commentaires cités par Tabarî, selon lesquels « Dieu n'a pas fait descendre de *mâ'ida* sur les fils d'Israël⁴⁴ » : « Dieu a donné cette parabole à son peuple, pour lui interdire de demander des signes au prophète de Dieu⁴⁵. »

L'histoire de l'exégèse de la péricope de la *mâ'ida* est, on le voit, des plus embrouillées. Quant aux orientalistes, certains ont vu dans ce passage « une confusion du récit évangélique de la multiplication des pains avec celui de la Cène du Seigneur⁴⁶ ». Nous verrons que, si notre texte a bien un rapport indirect avec ces deux scènes évangéliques, il ne se réfère directement à aucun des textes qui les racontent.

Pour R. Bell, le récit est fondé « non sur une quelconque connaissance du Nouveau Testament, mais sur une information hérétique concernant le sacrement chrétien », ce qui rejoint en somme – mais exprimée d'un point de vue chrétien – la position de S.H. Boubakeur selon laquelle le récit est absent du Nouveau Testament. Une lecture attentive de la péricope révélera au contraire une connaissance étonnante du Nouveau Testament, et plus précisément de l'évangile de Jean, ainsi que de ses sources vétéro-testamentaires, le tout étant bien évidemment repris et refondu dans une perspective typiquement coranique. C'est donc au niveau de l'intertextualité qu'il convient d'interpréter la péricope.

³⁹ MAUDUDI, *The Meaning of the Qurân*, III, p. 83.

⁴⁰ A. YUSUF ALI, *The Holy Qur-an*, p. 279, n. 826.

⁴¹ M. HAMIDULLAH, p. 160.

⁴² S.H. BOUBAKEUR, I, p. 210. Cette opinion se retrouve chez d'autres commentateurs modernes. Voir par ex. M. SHALTÛT, *Tafsîr al-Qur'ân al-karîm*, pp. 213-214 ; M.S. TANTÂWÎ, *Al-tafsîr al-wasît li-l-Qur'ân al-karîm*, IV, pp. 346-347.

⁴³ S.H. BOUBAKEUR, I, p. 258.

⁴⁴ Selon un *hadîth* attribué à Mujâhid, rapporté par Ibn Wakî'.

⁴⁵ M.A. KHALAFALLAH, *Al-fann al-qasasî fî l-Qur'ân al-karîm*, p. 187. Voir TABARÎ, VII, p. 135. Voir une violente attaque de cette opinion dans M. SHALTÛT, *Tafsîr al-Qur'ân*, pp. 215-216.

⁴⁶ A. JEFFERY, *The Foreign Vocabulary*, p. 255.

*CONTEXTE INTERSCRIPTURAIRE***La vision de Pierre (Actes 10,9-16)**

Le seul texte du Nouveau Testament qui raconte la descente du ciel d'une nappe garnie de nourriture se trouve dans les Actes des apôtres, dans le récit de la vision de Pierre, à Joppé. Mais la nourriture qui lui est présentée est constituée d'animaux impurs qui lui répugnent. De plus, cette descente ne répond à aucune demande de Pierre, et Jésus n'y intervient pas. Enfin, tout se passe seulement en vision, Pierre étant tombé en extase (Ac 10,10). La portée théologique du récit est aussi totalement différente de celle du récit coranique : dans les Actes, il s'agit de faire comprendre à Pierre que la Bonne Nouvelle doit s'ouvrir aux païens, et qu'il n'y a plus désormais de nourritures « impures » – une idée étrangère au Coran. La similitude entre les deux récits se limite donc à l'image très matérielle de la descente du ciel d'une nourriture, sans plus : ce n'est donc manifestement pas à la scène des Actes que le Coran fait allusion.

La multiplication des pains

Dans les récits évangéliques de la multiplication des pains, le miracle ne répond pas non plus à une demande des disciples, et il n'est nulle part dit que ces pains descendent du ciel. La seule ressemblance avec le passage du Coran est qu'ici Jésus intervient (cependant, dans les évangiles, c'est lui qui donne et multiplie les pains, alors que, dans le Coran, il se contente de demander à Dieu de faire descendre la nourriture du ciel) et que l'intervention aboutit à un don miraculeux de nourriture (qui, dans le Coran, reste à l'état de promesse, alors que, dans les évangiles, le don se réalise effectivement).

Le Discours sur le pain de vie (Jn 6,22-71)

La vision de Pierre et la multiplication des pains, qui sont souvent invoquées pour expliquer la péricope de la *mâ'ida*, sont des récits d'actions. Or, dans la péricope coranique, il ne se passe rien au niveau de l'action : c'est un pur récit de discours alternés entre les apôtres, Jésus et Dieu. À ce titre, le texte du Nouveau Testament qui s'en rapproche le plus, par la forme, le vocabulaire et le sens, est le *Discours sur le pain de vie* que Jésus prononce dans la synagogue de Capharnaüm, après la multiplication des pains, au chapitre 6 de l'évangile de Jean. Jésus y dialogue avec la foule des juifs, et, tout à la fin, avec Pierre, qui parle au nom des douze apôtres, présents. Jésus promet une nourriture descendue du ciel, mais cela reste à l'état de promesse : le discours se termine sans qu'elle soit effectivement descendue ni mangée par les disciples, tout comme dans la péricope coranique. Les deux discours restent donc également inachevés, ouverts à un accomplissement qui est à réaliser par l'auditeur-lecteur croyant.

Rashîd Ridâ avait donc parfaitement raison de commenter le texte coranique par le chapitre 6 de saint Jean. C'est là le seul passage néo-testamentaire où des auditeurs de Jésus font une demande explicite de nourriture : « Donne-nous

toujours de ce pain » (Jn 6,34), et ceci, juste après que Jésus a dit que ce n'est pas Moïse qui a donné « *le pain qui vient du ciel* », mais Dieu (« mon Père », Jn 6,32). Les convergences de vocabulaire sont nombreuses entre Jn 6 et la sourate 5,112-115.

Évangile de Jean 6,26-34

²⁶ « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non pas parce que vous avez vu des *signes*, mais parce que vous avez mangé du *pain* et avez été rassasiés. ²⁷ Travaillez non pour la *nourriture* qui se perd, mais pour la *nourriture* qui demeure en vie éternelle, celle que *vous donnera* le Fils de l'homme... »

³⁰ « Quel *signe* fais-tu donc, pour qu'à sa vue *nous te croyions* ?

³¹ Nos pères ont mangé la manne dans le désert, selon ce qui est écrit : Il leur a donné à manger *du pain venu du ciel*. »

³² Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, non, ce n'est pas Moïse qui vous a donné *le pain qui vient du ciel* ; mais *c'est mon Père qui vous le donne, le pain qui vient du ciel, le vrai* ;

³³ car *le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel* et donne la vie au monde. »

³⁴ *Ils lui dirent* alors : « Seigneur, *donne-nous* toujours de ce pain-là. »

Sourate 5,112-115

^{115a} Dieu dit : « Certes, *je vais la faire descendre vers vous*. »

^{114c-e} « Elle sera pour nous... un *signe* venant de toi. »

^{113c} « ... et que nous sachions que *tu nous as dit la vérité* ». »

^{112d-e} Il [Jésus] dit : « Craignez Dieu, *si vous êtes croyants*. »

^{112b-c} « Est-ce que ton Seigneur peut faire descendre vers nous *une nourriture venant du ciel* ? »

^{114a-b} « Ô mon Dieu, notre Seigneur, fais descendre vers nous *une nourriture venant du ciel*. »

^{115a} Dieu dit : « Certes, *je vais la faire descendre vers vous*. »

^{113a} *Ils dirent* : « *Nous voulons en manger*. »

Il se peut même que la finale dramatique de sourate 5,115b-d (« Mais qui-conque mécroit après cela, d'entre vous, certes, je le châtierai d'un châtiment tel que je n'ai châtié personne au monde ») soit un écho de la conclusion du discours de Jésus :

Jésus dit alors aux Douze : « Voulez-vous partir, vous aussi ? » Simon-Pierre lui répondit : « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Nous, *nous croyons*, et nous avons reconnu que tu es le Saint de Dieu. » Jésus leur répondit : « N'est-ce pas moi qui vous ai choisis, vous, les Douze ? Et *l'un d'entre vous est un démon*. » Il parlait de Judas, fils de Simon Iscariote ; c'est lui en effet qui devait le livrer, lui, l'un des Douze (Jn 6,67-71).

Les deux discours sont une épreuve pour la foi des interlocuteurs de Jésus. En saint Jean, Jésus déclare que « l'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé » (Jn 6,29), et encore : « Qui croit en moi n'aura jamais soif. Mais je vous l'ai dit : vous me voyez et vous ne croyez pas » (6,35-36) ; et de conclure : « Mais il en est parmi vous qui ne croient pas » (6,64). Les commentateurs, on s'en souvient, se sont demandé si la question des apôtres en 5,112 signifiait un doute dans leur foi. Ceux qui répondent négativement font la distinction entre un manque réel de foi et une demande de confirmation de la foi, laquelle ne trahit pas un véritable doute⁴⁷. Il n'en reste pas moins que le dialogue interpelle la foi des apôtres. Ceux-ci, toutefois, ont déjà déclaré fermement leur foi au verset qui précède immédiatement le récit de la *mâ'ida* : « Nous croyons. Et témoigne que, certes, nous sommes des soumis/musulmans » (5,111)⁴⁸. En saint Jean, la déclaration de foi des apôtres, par la voix de Pierre, se fait tout à la fin du chapitre 6 : « Nous, nous croyons, et nous avons reconnu que tu es le Saint de Dieu » (Jn 6, 69).

Reste à identifier la nourriture. On a vu qu'à côté de commentaires littéralistes qui détaillent avec naïveté poissons, viandes et légumes présentés sur la table, d'autres – plus rares, il est vrai – y voient un double sens : peut-être un sens littéral de nourriture matérielle, mais surtout un sens métaphorique de vérités spirituelles qui « nourrissent le cœur ». Or, tout le chapitre 6 de Jean veut amener la foi des juifs à passer du don matériel du pain, lors de la multiplication des pains, à l'accueil du don spirituel du « pain de vie » qu'est Jésus lui-même : « L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé » (Jn 6,29). Or, au verset 5,111, le Coran dit en substance la même chose : « Croyez en moi (Dieu) et en mon Envoyé. » Dans les deux textes, la foi des apôtres porte donc sur la personne de Jésus lui-même, comme envoyé de Dieu. Le Coran ne pouvait toutefois pas suivre saint Jean jusqu'au bout, pour qui Jésus s'identifie à la nourriture descendue du ciel, donnée « pour la vie du monde » (Jn 6,51). Les commentateurs comblent le silence du texte en comprenant cette nourriture comme la connaissance des vérités spirituelles qui nourrissent le cœur de l'homme.

Il semble cependant permis d'aller un peu plus loin. Par trois fois, c'est le verbe « faire descendre » (dans trois formes différentes) qui est utilisé à propos de la nourriture céleste (112c ; 114b ; 115a). Or, les dix-neuf autres occurrences des différentes formes du verbe *nazala*, « descendre », dans la sourate 5, sont utilisées uniquement pour désigner la descente de la Parole de la révélation – Torah, Évangile ou Coran – sur les prophètes. Le verbe, dans le Coran, est pratiquement synonyme de « révéler ». Ce que Jésus, comme prophète, est avant tout habilité à demander à Dieu pour qu'il le fasse « descendre du ciel », c'est bien cette Parole de la révélation, l'Évangile qui, selon le Coran, a substantiellement le même

⁴⁷ RÂZÎ, XII, p. 129.

⁴⁸ Pour certains, comme Zamakhsharî, pour qui la question des apôtres trahit un manque de foi, la déclaration de foi du verset 111 n'est que purement verbale, sans correspondre à la réalité (ZAMAKHSHARÎ, I, p. 74).

contenu que le Coran lui-même. En 4,153 ne lit-on pas : « Les gens de l'Écriture te demandent de leur faire descendre du ciel un Livre » ?

Si la nourriture est bien cela, on comprend pourquoi le manque de foi en sa descente entraîne le plus sévère des châtements (5,115). Il s'agit ni plus ni moins du refus de croire dans l'Envoyé de Dieu, porteur de la Parole qui est descendue sur lui de la part de Dieu.

Signalons quand même, bien qu'elles soient évidentes, quelques différences entre la péricope coranique (5,112-115) et Jean 6. Dans sa forme, le texte coranique frappe par sa brièveté, au côté de la longueur du discours johannique : mais c'est là une constante du Coran, qui abrège toujours les textes qu'il reprend d'écrits antérieurs. Quant au fond, le discours en saint Jean appartient à ce que les théologiens chrétiens modernes appellent « la haute christologie », qui insiste sur le caractère transcendant du Christ. Le Coran, bien évidemment, évacue toute trace de cette transcendance. Dans la péricope de la *mâ'ida*, Jésus n'apparaît pas autrement que comme un prophète, éventuellement thaumaturge, mais un être purement humain, qui demande à être nourri lui aussi de la nourriture céleste, au même titre que ses apôtres : « Nourris-nous », dit-il à Dieu. Et nous verrons plus loin que la péricope de la *mâ'ida* constitue le passage central d'une séquence, dont les passages extrêmes proclament avec la plus grande véhémence le caractère non divin de Jésus.

Une fête pour toutes les générations (114c-d)

Le discours de Jésus au chapitre 6 de saint Jean est une relecture de plusieurs textes du Premier Testament : le récit de la manne dans Ex 16, le Ps 78 (lui-même relecture de l'Exode, et dont le verset 24 est cité textuellement en Jn 6,31). Ce dernier psaume voit dans la manne « la nourriture du peuple messianique⁴⁹ », devenu pour les chrétiens une image du festin eucharistique, la célébration majeure du christianisme, mémorial de la Pâque de Jésus, préfigurée par la Pâque juive. Or, au livre de l'Exode, on trouve plusieurs expressions en conclusion des prescriptions concernant la Pâque juive, qui figurent également dans la sourate 5,114c-d : « Elle (la nourriture descendue du ciel) sera pour nous *une fête, pour les premiers d'entre nous et pour les derniers d'entre nous* (c'est-à-dire « pour toutes les générations ») et un signe venant de toi. »

« Ce jour-là, vous en ferez mémoire et vous le fêterez comme une fête pour Yhwh, dans vos générations vous la fêterez, c'est un décret perpétuel » (Ex 12,14).

« Vous observerez la fête des Azymes, car c'est ce jour-là que j'ai fait sortir vos armées du pays d'Égypte. Vous observerez ce jour-là dans vos générations, c'est un décret perpétuel » (Ex 12,17).

« Ce sera pour toi un signe sur ta main [...]. Tu observeras cette loi au temps prescrit, d'année en année » (Ex 13,9-10).

⁴⁹ *La Bible de Jérusalem*, en note (a) au verset Jn 6,31.

Les commentateurs expliquent d'ailleurs le mot « fête », *'id*, d'après la racine *'WD* qui donne le sens de « revenir » : la fête est appelée ainsi parce qu'elle « revient » tous les ans. Et certains commentateurs, dont Râzî, on s'en souvient, y voient une allusion à la célébration annuelle de la Pâque chrétienne.

« Un signe venant de toi » (114e)

On vient de voir comment cette « fête pour toutes les générations » se rattache au récit de la Pâque, dans l'Exode. Mais le verset 5,114 ajoute que « ce sera pour nous [...] un *signe* venant de toi ». Or, dans l'Exode, les rites de la Pâque sont également destinés à demeurer un « signe » : « Ce sera pour toi un *signe* sur ta main » (Ex 13,9 et 13,16) ; nouvel indice du sens que veut donner le Coran à l'épisode de la *mâ'ida* : c'est une allusion à la Pâque chrétienne, héritière de la Pâque juive. En saint Jean (6,30), les juifs demandent à Jésus : « Quel *signe* fais-tu donc, pour qu'à sa vue nous te croyions ? »

La table dressée

La mise en relation de la péripécopie de la *mâ'ida* avec Jean 6 et l'Exode imposerait de traduire le terme *mâ'ida* plutôt par « nourriture ». Il n'en reste pas moins que le mot, comme on l'a vu, peut aussi signifier « une table dressée ». Cette polysémie se justifie non seulement du point de vue philologique, comme on l'a vu, mais aussi du point de vue de l'intertextualité.

Dans le discours de Jésus, saint Jean cite en effet le psaume 78 (verset 24) : « Il leur a donné à manger le pain du ciel », en référence au don de la manne dans le désert. Or, quelques versets plus haut, le même psaume a ce verset (19) : « Ils parlèrent contre Dieu ; *ils dirent* : “Est-il capable, Dieu, de dresser une table au désert ?” » Cette phrase, qui n'est pas reprise par saint Jean, l'a été, à peine modifiée, par le Coran : « Les apôtres *dirent* : “Ô Jésus fils de Marie, *est-ce que ton Seigneur peut faire descendre vers nous une table du ciel ?*” » (5,112a-c). Dans le contexte du psaume, la question émane du peuple rebelle et incrédule. D'où l'ambiguïté de sa reprise dans le Coran, et l'embarras des commentateurs : les apôtres viennent de proclamer leur foi (au verset 5,111), et voici qu'ils posent une question qui semble signifier un doute.

Saint Jean et le Coran citent tous les deux le psaume 78, mais en puisant dans deux versets différents. La citation de saint Jean insiste sur le don de Dieu, celle du Coran met en relief l'épreuve de la foi. De même que toutes les merveilles de Dieu au long de l'histoire d'Israël, évoquées une à une dans le psaume, font appel à la foi et la fidélité du peuple Israël (lequel ne cesse de se rebeller !), ainsi, la descente de la *mâ'ida* doit opérer un discernement entre les « croyants » (112e) et « ceux qui mécroient » (115b).

Il faut remarquer que, dans le psaume 78,19 les Israélites ne demandent pas une table qui *descende* du ciel, mais simplement que leur soit donnée une table dressée dans le désert. Ce n'est qu'au verset 24 du même psaume que « leur est donné à manger *le pain du ciel* ». La demande des apôtres dans le Coran (112b-c) combine les deux, comme le fait, à sa manière, saint Jean.

Résumons : la péricope de la *mâ'ida*, du fait qu'elle reprend nombre d'éléments du chapitre 6 de l'évangile selon saint Jean, doit être lue à la lumière de ce texte. Elle est la promesse d'une nourriture céleste qui semble symboliser, dans le Coran, le pain de la Parole (ce qui correspond, en partie, à Jn 6). La péricope puise en outre dans les sources scripturaires de Jean, que ce soit le livre de l'Exode ou le psaume 78, mais elle le fait de manière originale, en prenant, dans ces sources, d'autres éléments que saint Jean : la demande faite à Dieu d'une table dressée (Ps 78,19), connotant un doute dans la foi des demandeurs, et l'institution de ce don comme fête perpétuelle, évoquant la célébration de la Pâque juive (Ex 12,14.17 ; 13,10), préfiguration de la Pâque chrétienne.

A noter que la référence de la péricope de la *mâ'ida* à la Cène, telle qu'elle est racontée dans les évangiles synoptiques, n'est qu'allusive (à la manière de Jn 6) : les deux récits ne concordent pas. Comme on l'a vu, le récit de la *mâ'ida* est un récit de discours (comme Jn 6), alors que la Cène, dans les évangiles synoptiques, est avant tout un récit d'action, auquel se mêlent des discours.

On perçoit une nouvelle fois la complexité de l'intertextualité, dans le Coran. Plus haut, c'est à travers des textes vétéro-testamentaires (l'entrée manquée des Israélites en Terre sainte, au livre des Nombres, le meurtre de Caïn dans la Genèse), « lus » dans le Coran, qu'ont été rejoints des textes du Nouveau Testament (épître aux Hébreux, évangile de Matthieu). Ici, le procédé est inverse : c'est à travers la lecture du Nouveau Testament (Jn 6), dans le Coran, qu'il a été possible de rejoindre l'Exode et le psaume 78.

Qu'il soit permis ici de faire une remarque sur la tradition exégétique. Comment comprendre son silence quasi total sur les sources bibliques de la péricope de la *mâ'ida* ? On peut penser à deux causes principales. La première réside dans la position dogmatique selon laquelle le Coran étant la révélation intégrale rend inutile la lecture des textes antérieurs, puisque tout ce qu'ils contiennent de vrai est inscrit dans le Coran. Cela n'a pas favorisé une fréquentation des Écritures juives et chrétiennes par les savants musulmans, pour ne pas parler des simples fidèles. La deuxième cause tient au caractère extrêmement traditionnel de l'exégèse islamique : les commentateurs reprennent indéfiniment les mêmes développements. Le récit merveilleux de la *mâ'ida*, raconté par Râzî (et déjà bien avant lui), se retrouve encore tel quel dans le grand commentaire d'al-Âlûsî, au XIX^e siècle⁵⁰. Ce n'est qu'au XX^e siècle que les commentaires commencent à émettre des réserves à l'égard des récits trop détaillés sur le miracle de la *mâ'ida*, prônant plutôt la discrétion sur ce que Dieu n'a pas révélé.

⁵⁰ AL-ÂLÛSÎ, *Rûh al-ma'ânî*, V, pp. 152-154.